

Fryčer, Jaroslav

## F.X. Šalda et la littérature traduite

*Études romanes de Brno*. 1969, vol. 4, iss. 1, pp. 119-135

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/113147>

Access Date: 16. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

JAROSLAV FRYČER

Le rôle que les traductions jouent ou peuvent jouer dans l'évolution littéraire ou même culturelle de tel pays dépend, on le sait, de quantité de facteurs. Nous espérons qu'on nous excusera de ne pas nous attarder, en introduisant ces lignes, à leur fastidieux dénombrement in abstracto. Qu'il nous suffise de constater que les études littéraires en ont depuis longtemps révélé l'importance.

Ce rôle, un critique comme F. X. Šalda, porté à apprécier, entre autres, tout ce qui avait été par le passé, tout ce qui était dans le présent capable de promouvoir le développement des lettres tchèques ou bien, d'autre part, de lui nuire, aurait-il pu le négliger?

Dans les dernières années de sa vie, rédigeant son essai remarquable «Le sens de l'histoire de la littérature tchèque», il était amené à méditer une fois de plus sur la double et indissoluble aspiration, patriotique et universaliste, de cette littérature. Il faisait ressortir ce fait, rappelant en quelle mesure la passion, la soif d'universalité s'étaient manifestées aussi, „sous des formes diverses, pendant notre renaissance nationale et après elle“, de sorte que même ce qui était purement national était considéré dans la perspective de l'humanité et de l'universellement humain. »Jamais le mot de Goethe sur la littérature universelle qui, selon lui, à l'époque moderne, succède à l'étape des littératures nationales, n'était tombé sur un sol plus fertile. Sans cesse, chez nous, surgissent des générations qui „ouvrent les fenêtres“ sur l'Europe et font entrer l'air du monde; qui aspirent à intensifier l'échange des biens spirituels, cherchant à accéder à la vie universelle dans sa plénitude, à sentir et à vivre en elles-mêmes l'humaine condition tout entière en tant que conquête de l'universalité.«<sup>1</sup>

L'un des témoignages les plus éloquents du besoin, chez nous, d'élargir l'horizon des lettres était, dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, une véritable marée de traductions. F. X. Šalda ne se trompe guère affirmant: »Dans aucune des littératures modernes, on n'a tant traduit, avec une telle précipitation et une telle gloutonnerie, que dans la nôtre; qu'on ne rappelle pas à ce propos seulement le manque de perfection dans l'art de traduire, souvent dû à cette hâte, bien plus digne de retenir notre attention est la

<sup>1</sup> „O smyslu literárních dějin českých“ (Sur le sens de l'histoire de la littérature tchèque). *Šaldův zápisník VIII*, 1935—1936, p. 303.

perfection de toute une part de l'oeuvre des maîtres-traducteurs et poètes qui, plus d'une fois, ont ainsi produit la somme de leurs forces créatrices, concentrées sur un espace exigü et difficile à l'extrême.<sup>2</sup>

Tout récemment, un écrivain et critique tchèque de marque, Milan Kundera, est revenu sur l'importance, persistante, de la littérature traduite chez nous:<sup>3</sup> le besoin d'universalité n'a pas diminué jusqu'à l'heure actuelle, si, en un certain sens, il n'a même pas été renforcé.

La comparaison avec d'autres peuples, à la base des données statistiques, pourrait être éclairante. En tout cas, chez nous, aujourd'hui, presque un livre sur trois qui paraissent est un ouvrage traduit.

Le grand nombre des traductions — évidemment, bien plus typique d'une petite nation qu'il n'aurait pu l'être d'une grande — a éveillé tout naturellement l'intérêt des auteurs et critiques tchèques pour les divers obstacles contre lesquels se heurtaient les traducteurs. Il a fait naître, par la suite, toute une littérature spéciale s'occupant d'une part des divers problèmes d'ordre plutôt technique posés par les traductions en tchèque, aux différentes étapes successives de l'art de traduire, d'autre part de ceux présentés par la fortune des oeuvres traduites, leur accueil auprès du public tchèque et leur répercussion au niveau artistique.<sup>4</sup>

Or, F. X. Šalda est l'un des critiques les plus en vue qui, dès le début de sa carrière et à toutes les périodes de sa vie, se sont vivement intéressés aux traductions. Remarquablement initié aux littératures étrangères, il suivait ce qui s'y passait, signalant les courants, les créateurs et leur art à l'attention du public tchèque. Il est caractéristique de son orientation que, parlant de l'utilité et de la fonction des traductions, ou en les critiquant en détail, il choisissait de préférence des oeuvres traduites du français. Autre trait significatif: les seules poésies que F. X. Šalda a traduites lui-même sont toutes tirées de la littérature française. Voilà ce qui nous autorise, croyons-nous, à insérer les présentes pages dans un recueil d'études consacrées aux rapports de ce critique avec les littératures romanes.

★

Les traductions de F. X. Šalda sont peu nombreuses. A côté de quelques essais et études d'auteurs étrangers, il a traduit plusieurs poèmes de Villon, Chénier, Musset et Duhamel. Mais il a consacré maint essai aux problèmes techniques de l'art de traduire et surtout au rôle des traductions. Écrivant ses articles, F. X. Šalda avait avant tout en vue le contexte tchèque bien qu'il étudiait chaque problème dans ses rapports avec l'art et la culture européennes en général. Pourtant ses conclusions apportent en même temps — du point de vue théorique — une contribution à l'étude de

<sup>2</sup> Ibid., p. 304.

<sup>3</sup> Dans *Literární noviny*, XVI, no 38 du 22 septembre 1967.

<sup>4</sup> Dans la série des *Études romanes de Brno*, on porte une attention particulière à ce genre d'études. Cf. les articles „Autour des traductions tchèques de Paul Verlaine” de Vladimír Stupka (pp. 47—82), „En marge des traductions tchèques des oeuvres de Saint-Exupéry” de Zdeňka Stavinohová (pp. 65—84) et „La fortune d'Alfred de Musset en Bohême et en Moravie” de l'auteur de la présente étude (pp. 29—48) publiés dans le premier volume (1965) et »Cornéille en Bohême» d'Otakar Novák (pp. 121—164) publié dans le deuxième volume des *Études romanes de Brno* (1966).

l'une des questions importantes de la littérature comparée: aux rapports de la littérature traduite avec la littérature nationale.

Notre sujet présente en somme trois aspects essentiels: F. X. Šalda et le rôle de la littérature traduite par rapport à la littérature nationale, F. X. Šalda et les problèmes techniques de la traduction, enfin F. X. Šalda traducteur. Nous nous arrêterons surtout au premier; à notre avis c'est le plus important.

F. X. Šalda a fait son apparition dans la littérature à la fin du siècle passé. Dans la vie sociale et politique des pays tchèques (Bohême et Moravie), c'était l'époque d'une profonde crise sociale et nationale. Après l'échec des efforts pour obtenir une autonomie politique et économique dans le cadre de l'Empire autrichien en 1871 (année de la chute du gouvernement de Karl Siegmund von Hohenwart bien disposé pour les revendications tchèques), la Bohême et la Moravie se trouvaient sous la tutelle politique de Vienne devenue de plus en plus vigoureuse. Le résultat de cette évolution était la désillusion et la résignation des politiques et en même temps de certains écrivains tchèques, auparavant engagés par leurs oeuvres dans la lutte pour l'indépendance. Les aspects mentionnés de la situation historique chez nous, à côté, évidemment, d'autres encore, expliquent pourquoi une partie de la littérature officielle de l'époque s'est écartée des problèmes politiques et sociaux et pourquoi différentes tendances individualistes et subjectivistes trouvaient un terrain favorable pour leur développement.

A cette époque de vives discussions sur les problèmes artistiques, F. X. Šalda débutant a essayé tout d'abord de définir sa conception de l'art et de la littérature. Il l'a fait dans son article »Synthetism v novém umění« (Le synthétisme dans l'art nouveau).<sup>5</sup> Mais ce qui est plus significatif au point de vue de notre sujet, c'est qu'une année plus tard, F. X. Šalda a rédigé un essai où il a exposé d'une manière systématique ses idées sur la fonction de la littérature traduite, »Překlad v národní literatuře« (La place qu'occupe la littérature traduite dans la littérature nationale).<sup>6</sup> Ce fait témoigne de l'intérêt que le critique attachait dès le début à ce problème.

Celui-ci se réduit pour lui au fond à deux questions essentielles: 1° vers quels buts devrait-on orienter les traducteurs et leur oeuvre? 2° comment devrait-on définir le rôle des traductions dans le contexte tchèque, surtout par rapport au développement de la littérature nationale? Questions auxquelles il essaiera d'apporter des réponses au cours de toute sa vie.

Ce qui attire l'attention de F. X. Šalda, c'est en premier lieu le changement d'attitude des lecteurs vis-à-vis de la littérature de traduction. Depuis vingt ans, constate F. X. Šalda, on a traduit beaucoup en tchèque, surtout le poète parnassien Jaroslav Vrchlický (1853—1912). Sa production a été admirable de variété et de richesse, mais sa fortune auprès du grand public tchèque ne pouvait en somme qu'être restreinte. Vrchlický traduisait avant tout pour trouver des procédés artistiques et des voies nouvelles, pour découvrir de nouvelles formes à sa propre poésie et ainsi à la littérature

<sup>5</sup> *Literární listy*, 1891—1892.

<sup>6</sup> *Literární listy*, 1892, réédité dans *Juvenilia*, Praha 1925, pp. 49—64 et dans *Kritické projevy* 1, Praha, Melantrich 1949.

tchèque tout entière. Par conséquent, ses traductions avaient une grande importance pour son oeuvre originale et pour celle de ses épigones, à savoir pour les poètes eux-mêmes. A cette époque, le gros du public s'intéressant avant tout à la prose narrative, on traduisait surtout des romans. Ces traductions étaient le plus souvent faibles du point de vue de l'art, mais leur influence sur les lecteurs était bien plus grande que celle des traductions poétiques.<sup>7</sup> Quelles étaient les causes de cette évolution? F. X. Šalda lui cherchait des raisons psychologiques, mais, comme nous allons voir, son argumentation était plutôt sociologique. En 1892, c'était le système critique de Taine qui orientait essentiellement la méthode du jeune F. X. Šalda.

En ce qui concerne Vrchlický, F. X. Šalda trouve l'explication du succès limité de ses traductions tout d'abord en des causes historiques et sociologiques. En 1893, dans un compte rendu de la traduction de *Niels Lyhne* de J. P. Jakobsen, il revient à ce problème: »[L'oeuvre de Vrchlický] n'était pas comprise, je crois, tout simplement en raison du peu d'analogies sociales et culturelles entre le milieu reflété par les littératures étrangères et notre milieu. Car ce qui est certain, c'est qu'au début, les lecteurs ne sont pas sensibles aux beautés *techniques et particulières*, c'est-à-dire *purement artistiques* d'une oeuvre. La première chose qui les attire et les captive est la ressemblance des cultures, la ressemblance sociale et psychologique [...]. Le romantisme, en tant que conception du monde, ne pouvait pas être compris en Bohême où il n'avait aucune base culturelle et sociale.«<sup>8</sup>

Ce n'est que plus tard, en 1922, que F. X. Šalda a adopté un autre point de vue pour apprécier Vrchlický, celui de la tradition littéraire, et qu'il a pris en considération l'aspect immanent de l'évolution littéraire. Il a écrit sur la poésie de Vrchlický (mais ses notes concernent l'oeuvre du poète aussi bien que du traducteur): »[Sa poésie] transportait chez nous d'une manière décorative et théâtrale ce qui à l'Occident s'est développé au cours d'une évolution séculaire, grâce à une logique intérieure, de la cellule primitive. Car un Victor Hugo, sans aucun doute, est un fruit organique du sol spirituel français, continuant et consommant l'oeuvre d'un Rabelais, d'un Montaigne, d'un Voltaire et d'un Diderot; par ses racines, il plonge dans l'expérience millénaire de l'âme nationale. Vrchlický, au contraire, est chez nous une façade. Il construit de l'extérieur et en commençant par le toit, non par les fondements et de l'espace intérieur qu'il s'agit de voûter et d'articuler [...]. C'est un décorateur de grand style; et il mante en maître l'illusion et l'illusionnisme.«<sup>9</sup>

Les traductions de J. Vrchlický, continue notre critique, surtout son anthologie *Poesie francouzská nově doby* (La Poésie française de l'époque moderne, 1877) avaient une grande importance pour la jeune poésie tchèque de l'époque, mais elles ne pouvaient trouver un écho auprès du public parce que les conditions historiques et culturelles ne permettaient pas

<sup>7</sup> Cf. l'article »Cornelle en Bohême«, *Etudes romanes de Brno* II, 1908, où M. Novák aborde le même sujet à propos des traductions de Corneille en tchèque (p. 135 et ss.).

<sup>8</sup> »J. P. Jakobsen: Niels Lyhne«. *Rozhledy* 1893. Cité d'après *Kritické projevy* 1, p. 258.

<sup>9</sup> »Ještě Vrchlický« (De nouveau à propos de Vrchlický). *Tribuna* 1922, cité d'après *Kritické projevy* 12, Praha 1959, p. 89.

encore de comprendre les courants modernes de la poésie européenne. Or, comment expliquer l'intérêt avec lequel les lecteurs tchèques lisaient en 1892 les romans étrangers? Pourquoi les lecteurs habitués à la tradition littéraire autochtone, à une certaine manière de penser et de sentir, ont-ils commencé à goûter les ouvrages reflétant un autre milieu, une autre société? Pour répondre à cette question, F. X. Šalda expose d'abord sa conception de la nation.

En principe, il reprend l'idée de Spencer sur l'évolution de la nation par voie de différenciation, sur l'évolution qui va de l'ensemble homogène vers un ensemble hétérogène. Notons qu'à la fin du siècle passé, la conception comprenant la nation comme un tout homogène, était toujours vivante chez nous. Les représentants des partis politiques parlaient le plus souvent au nom de toute la nation, une et unique. C'est sur ce fond qu'il faut analyser les observations de F. X. Šalda sur la nation:<sup>10</sup> »La société civilisée [...] est diversifiée et divisée d'après les différences entre les structures physiques et psychiques. Plus la culture est évoluée, puissante, raffinée, plus cette *différenciation* est grande. La nation nous apparaît comme divisée en une quantité de *groupes*, plus ou moins grands, plus ou moins nettement distincts et homogènes, qui forment [...] des tous dans l'ensemble national.«<sup>11</sup> Les »groupes« à l'intérieur de la nation ne sont pas des éléments statiques, différents »milieux« se créent autour d'eux qui sont en lutte permanente l'un avec l'autre. Leur évolution et leur mouvement déterminent les changements du caractère national, des besoins de la nation, bref l'évolution de la nation. »Il en résulte clairement une chose, dit F. X. Šalda en terminant son exposé: *la nationalité* comme notion psychologique est intérieurement différenciée, complexe, vivante et changeante. Ce n'est pas un schéma abstrait, mais la plénitude, la pluralité, la variabilité de la vie même.«<sup>12</sup>

Ce n'est que sur la base de ces analyses que l'on peut comprendre, d'après F. X. Šalda, l'intérêt que portent les lecteurs d'une nation aux œuvres des auteurs étrangers. Dans une société évoluée, chaque individu, chaque groupe d'individus représente un ensemble caractérisé par des idées et par des besoins spécifiques, par différentes ambitions et différents rapports avec la réalité. Ces individus et ces groupes se reconnaissent parfois plus facilement et plus complètement dans les œuvres d'art étrangères que dans celles des auteurs de leur propre nation. Pour F. X. Šalda (de même que pour Emile Hennequin que le critique tchèque lisait et traduisait à cette époque, se détournant progressivement de la sociologie de Taine), »la littérature nationale n'est pas celle qui a été *créée* par une nation, c'est-à-dire celle qui représente cette nation en fonction de ses qualités passées et historiques, — mais celle qui a été *adoptée* et que la nation s'est appropriée, celle, dans laquelle cette nation s'est reconnue — donc la littérature qui la représente en fonction de ses qualités *présentes*

<sup>10</sup> Sur certains aspects du problème »Šalda et la nation«, nous renvoyons à l'étude d'Otakar Novák »Šalda et l'idéologie barrésienne«, SPFFBU (Journal de la Faculté des Lettres de Brno), D 14, 1967, pp. 67—86.

<sup>11</sup> »Alfred Tennyson«. *Literární listy* 1892. Cité d'après *Kritické projevy* 1, p. 113.

<sup>12</sup> »Překlad v národní literatuře« (La place qu'occupe la littérature traduite dans la littérature nationale). *Kritické projevy* 1, pp. 142—143.

et futures». Et F. X. Šalda continue: »Il n'y a donc pas *un seul* art national, mais il peut exister [...], et en réalité il existe, *plusieurs* arts nationaux, plusieurs arts contemporains les uns des autres.«<sup>13</sup>

A l'époque moderne — nous suivons toujours les idées exposées par F. X. Šalda —, où l'évolution sociale a pour résultat une différenciation toujours plus nette des fonctions nationales, la conception traditionnelle de la littérature tchèque animée d'un seul esprit et revenant sans cesse aux sources populaires de l'art, devient anachronique. Dans le passage que nous venons de résumer, F. X. Šalda s'engage pour la première fois publiquement dans la querelle qui agitait la vie littéraire et artistique en Bohême depuis une vingtaine d'années. Il s'agissait d'une discussion entre les partisans de ce qu'on appelait »l'école nationale«, groupés autour de la revue *Osvěta*, qui postulait une littérature »nationale«, renouant avec les idéals de la renaissance du début du 19<sup>e</sup> siècle et s'inspirant exclusivement de la réalité et des sources nationales, d'une part, et les membres de l'école dite »cosmopolite« de la revue *Lumír*, représentée avant tout par Jaroslav Vrchlický, d'autre part. Dans l'essai cité, F. X. Šalda prend résolument le parti des »cosmopolites« (qui, malgré leur nom, ne renlèrent jamais la nécessité des liens qui rattachent l'art et la littérature à la vie nationale), car »on ne peut pas créer un art „national“. On ne peut créer que l'art tout court. J'affirme, sans tomber dans le paradoxe, on le comprend facilement après les analyses précédentes, que celui qui traduira parfaitement un auteur étranger de génie, fera *plus* pour l'art national (au sens exact et technique!) que celui qui imitera avec virtuosité des centaines de chansons populaires. Une traduction parfaite a besoin évidemment, d'une ressemblance latente et préalable — d'une ressemblance naturellement affaiblie et diminuée — des talents, des capacités, des idées, des perceptions formelles et sensorielles — d'une homogénéité latente. En un mot, la traduction suppose des facultés spirituelles propres et positives (des facultés parfois plus grandes s'il s'agit de la traduction d'un auteur de second ordre), donc des facultés propres à la nation.«<sup>14</sup>

Dès le premier article que F. X. Šalda a consacré en entier aux problèmes de la littérature traduite, les traits fondamentaux de l'idée du critique se dessinent très nettement. Pour qu'une oeuvre d'art étrangère puisse être adoptée, intégrée par la littérature, il faut tout d'abord qu'il y ait dans cette littérature certaines dispositions préalables — données par l'évolution historique et culturelle de la nation —, une substance nutritive dans laquelle les racines de l'oeuvre étrangère puissent s'enfoncer. F. X. Šalda considère la question des rapports entre deux cultures et deux littératures du point de vue historique et sociologique, ce qui n'était pas à la fin du siècle passé une conception généralement répandue chez nous. La ressemblance entre deux cultures, une ressemblance parfois latente, est la condition préalable (et F. X. Šalda y insiste plusieurs fois) de la fortune d'un auteur ou d'une oeuvre en dehors de son pays d'origine.

Chaque fois que F. X. Šalda a étudié les problèmes des rapports entre deux littératures, cette conception était le point de départ de ses analyses. Plus tard, comme le montre la citation suivante datée de 1908, cette façon

<sup>13</sup> Ibid., p. 147.

<sup>14</sup> Ibid., p. 151.

d'envisager ces rapports lui a servi aussi d'argument pour sa conception spirituelle de l'art et de la littérature: »En fait, aucune influence n'est nuisible, ce qui est nuisible, c'est le *flirt* avec l'influence, le flirt avec la littérature étrangère. Pour que quelque chose puisse exercer une influence sur moi, il faut qu'il y ait, entre moi et ce qui influe sur moi, une parenté intérieure, la communauté du même type spirituel. Là où cette parenté intérieure existe, l'influence est toujours bonne: cela signifie que je me connais moi-même plus profondément, que je me range sous un drapeau spirituel auquel j'appartiens selon les lois de mon coeur et de mon être intérieur.«<sup>15</sup>

Ce qui évolue chez F. X. Šalda, ce sont ses idées sur la fonction de la littérature traduite par rapport à la littérature nationale et en particulier par rapport à la littérature tchèque. Dans la première période de ses activités, qui, du point de vue du sujet de notre étude, se termine vers 1918, l'année de la libération de notre pays du joug autrichien tridentaire et de la création de la République Tchécoslovaque, notre critique attribue à la littérature de traduction la fonction d'initiatrice, d'un stimulant qui devrait éveiller les idées et les forces créatrices latentes. Ecrivant un compte rendu d'ensemble sur quelques volumes publiés dans »Sborník světové poesie« (Collection de la poésie mondiale), F. X. Šalda exprime avec clarté ce qu'il attend des traductions de la poésie moderne: »Je voudrais que la Collection publie avant tout non seulement les oeuvres les plus précieuses et d'une valeur esthétique absolue, mais encore les oeuvres importantes pour notre époque, symptomatiques, et celles qui peuvent exercer une influence sur notre poésie qui tâtonne dans les ténèbres et cherche son chemin d'après les étoiles qui pourraient être pour notre jeunesse une sorte de bréviaire de son âme.«<sup>16</sup> En 1922, F. X. Šalda dit même qu'à la fin du siècle passé, les traductions de Flaubert, Zola, Bourget, Tolstoï, Brandès, etc., aidèrent »les âmes tchèques timides« à se développer et à s'émanciper de l'influence des critiques tchèques de l'époque, fermant les yeux sur ce qui se passait dans les littératures étrangères.<sup>17</sup>

En même temps, F. X. Šalda a précisé la fonction des traductions par rapport aux lecteurs. Il reprochait aux traducteurs de travailler sans plan défini, de ne présenter que des fragments, pas toujours bien choisis, des littératures étrangères. Mais ces traductions avaient, admettait-il, quand même une grande importance en ces années: »Elles doivent nous créer la première condition, et qui est aussi la condition essentielle de toute littérature — une terre meuble et accueillante — un auditoire sensible — que nous n'avons pas encore et sans lequel la littérature reste toujours une illusion et une fiction [. . .].«<sup>18</sup> Les écrivains et les lecteurs, voilà pour F. X. Šalda deux faces d'une même médaille, dont l'ensemble représente les deux aspects essentiels de la culture et de la vie artistique. Selon lui,

<sup>15</sup> »O umělecké kultuře, umělecké mravnosti a francouzskému vlivu u nás« (Sur la culture artistique, la morale artistique et l'influence française chez nous). *Novina* 1908, cité d'après *Kritické projevny* 7, Praha 1953, pp. 45—46.

<sup>16</sup> »Sborník světové poesie« (Collection de la poésie mondiale). *Literární listy* 1898, cité d'après *Kritické projevny* 4, Praha 1950, p. 102.

<sup>17</sup> Dans »Osmdesátiletý Lucifer« (Le Lucifer octogénaire), article sur Georges Brandès, publié dans *Tribuna* 1922.

<sup>18</sup> »J. P. Jakobsen: Niels Lyhne«. *Kritické projevny* 1, p. 258.

trois conditions sont indispensables à la naissance d'un art national digne de ce nom, c'est-à-dire d'un art qui reflète les idées et les aspirations d'une nation en dépassant en même temps le cadre strictement national pour s'élever au niveau universel: l'observation de la tradition artistique et historique autochtone, la confrontation des oeuvres originales avec l'art étranger et la formation des lecteurs sensibles aux valeurs esthétiques et morales des oeuvres d'art. En ce qui concerne le premier aspect mentionné, nous ne pouvons pas l'analyser en détail dans les limites du présent article. Nous avons déjà parlé des deux autres.

Pour mieux comprendre l'importance que le critique tchèque, à cette époque, a attaché aux rapports de l'art national avec l'art étranger et à la polarité artiste — lecteur, laissons, une fois de plus, parler F. X. Šalda lui-même, cette fois sur les problèmes concernant la peinture: »Car telle est notre ferme conviction: on ne peut élever le niveau de l'art chez nous que si on lui montre sans cesse les véritables sommets de l'art mondial contemporain, si on éveille la sensibilité des artistes, aussi bien que celle du public pour cet art, enfin si les exigences formulées par ces deux facteurs de la culture par rapport aux oeuvres d'art, vont toujours augmentant [...]. Elles [les oeuvres d'art étrangères] ne doivent pas inspirer des copies et une production d'épigones, elles devraient éveiller, enflammer et activer les forces créatrices latentes et le talent de nos artistes, encourager les artistes et le public au sens d'une beauté nouvelle, exhorter à la sentir, concevoir et exprimer d'une manière indépendante et courageuse.«<sup>19</sup> Même en parlant d'un peintre tchèque tel que Joža Úprka (1861 à 1940) qui passait pour un artiste éminemment national traitant des sujets puisés dans le folklore morave, F. X. Šalda rappelait la part d'humanité universelle qui se trouve dans chaque génie vraiment national: »Une fois de plus, une loi apparemment paradoxale semble ici confirmée: les traits typiques et spécifiques de l'art national apparaissent le plus souvent, et on les ressent avec le plus d'intensité là où les artistes se sont approprié le sens de la culture mondiale dans ses dernières conquêtes.«<sup>20</sup>

Au cours des dix premières années de sa carrière critique (à peu près de 1892 à 1902), F. X. Šalda a formulé très clairement ses idées sur une des conditions du développement de la littérature nationale, sur la confrontation permanente de celle-ci avec l'art mondial et sa déprovincialisation, c'est-à-dire, dans le domaine littéraire, sur la fonction de la littérature traduite. L'année 1918, où la République Tchécoslovaque a été créée et où commence une nouvelle période des activités de F. X. Šalda, marque dans l'évolution de ces conceptions un changement important. Le critique a révisé ses idées en fonction des possibilités nouvelles de la littérature tchèque: celle-ci pouvait se développer dans les conditions favorables d'un Etat indépendant.

Après les premières réactions enthousiastes, F. X. Šalda commence à réfléchir sur le sens de la libération, il essaie de trouver de nouvelles perspectives pour l'art et la littérature tchèques. Le sens fondamental de la

<sup>19</sup> »Úvodní slovo« (Avant-propos au catalogue de l'exposition L'art français moderne, organisée du 30 août au 2 novembre 1902). *Kritické projevy* 5, p. 83.

<sup>20</sup> »Das Problem einer kleinen Nation« (Le problème d'une petite nation). Publié en allemand dans *Die Zeit* (Vienne) 1901. Cité d'après *Kritické projevy* 5, p. 58.

libération, c'est pour lui tout d'abord la possibilité d'élargir les contacts internationaux de la culture tchèque, prendre une part active à la vie artistique de l'Europe. D'après la tradition remontant à l'époque de la Renaissance nationale (première moitié du 19<sup>e</sup> siècle), les relations culturelles entre les Tchèques et les autres nations slaves, surtout avec les Russes et les Polonais, étaient nombreuses. Elles correspondaient au panslavisme de la nation tchèque qui devait aider nos pays à se libérer de l'influence autrichienne et allemande. Après la guerre, de nouveaux contacts pouvaient s'établir: »Car le beau sens de notre libération, c'est que nous sommes incorporés dans la grande famille des nations occidentales [...] que nous nous unissons de plus en plus intimement à toute la vie universelle qui jaillit de plusieurs foyers mais qui se dirige pourtant vers un seul but: vers une création toujours plus passionnée.«<sup>21</sup>

A cette époque, F. X. Šalda revient au problème de la nation; il l'envisage cette fois sous un angle nouveau, celui de la liberté et de l'indépendance politique et culturelle: »On peut comprendre et justifier la conception de la nation de quelques-uns de nos prédécesseurs au 19<sup>e</sup> siècle;<sup>22</sup> l'existence de la nation tchèque était menacée et la lutte pour elle nécessaire. Mais cela ne change pas du tout le fait que c'est une conception déformée, mauvaise et qui manque de grandeur; elle est nuisible à ceux qui l'adoptent: elle les empêche de créer ce qui est le but de l'homme et sans quoi la vie, si longue qu'elle soit, est vaine et inutile. Aujourd'hui, il commence à être évident que pour nous l'idée de nation doit changer son sens négatif en un sens positif, si elle ne veut pas être une malédiction au lieu d'être une bénédiction. Elle doit être une voie de l'humanité, de la création. Nous pouvons vivre notre vie en Europe centrale avec dignité et grandeur si seulement nous avons quelque chose à lui donner.«<sup>23</sup>

Nous avons cité ces deux longs passages pour montrer les différents aspects de l'évolution de la pensée de F. X. Šalda après 1918. Nous y voyons, entre autres, qu'à cette époque les traductions, l'exemple des littératures étrangères assument, d'après le critique, un rôle nouveau. La lutte pour l'art national et pour l'existence nationale a été menée à bonne fin. Elle s'est terminée par l'instauration d'un Etat Tchécoslovaque. Les services rendus par la littérature et par l'art à l'oeuvre de la libération avaient été grands et généralement appréciés. Maintenant l'art et la littérature peuvent et doivent occuper la place qui leur appartient dans la vie de la nation pour réaliser leur mission suprême qui est d'être une force créatrice enrichissant et multipliant la vie humaine.

F. X. Šalda formule à cette époque une série de postulats d'après lesquels la littérature tchèque devrait se développer. Il lui faut rester toujours essentiellement nationale, exprimer l'esprit national et l'âme nationale, mais pour être incorporée à la famille des lettres européennes, elle devrait dépasser les limites proprement nationales et apporter à la culture mon-

<sup>21</sup> »Návštěvy« (Visites de l'étranger). *Venkov* 1919, cité d'après *Kritické projevy* 11, Praha 1959, p. 34.

<sup>22</sup> C'est-à-dire la conception qui considérait la nationalité, son existence et son maintien comme le terme des activités politiques et culturelles.

<sup>23</sup> »O nové češství« (Pour une nouvelle conception de la nationalité tchèque). *Venkov* 1920, cité d'après *Kritické projevy* 11, pp. 175—176.

diale certains traits, certains tons originaux et individuels, si modestes soient-ils. »*Quiddam suum ac proprium!* Quelque chose de propre qui appartienne à nous, voilà le premier impératif nécessaire de l'indépendance — est c'est aussi la condition fondamentale pour qu'un autre s'intéresse à nous et ne nous ignore pas.«<sup>24</sup>

Plus que jamais, dit F. X. Šalda à plusieurs reprises, la littérature tchèque devrait être en contact avec les lettres étrangères, plus que jamais les oeuvres étrangères les plus importantes devraient être introduites chez nous et connues de nos écrivains et de notre public. Mais leur rôle n'est plus d'ouvrir seulement de nouveaux horizons et de servir d'exemple. Désormais, le rôle de ces oeuvres est plutôt de servir de points de départ à la création originale, et de correctifs qui aideraient la production originale à se déprovincialiser.

Dans une interview qui date de 1927, on a interrogé F. X. Šalda sur l'«esprit de la littérature tchèque» ou autrement sur sa «philosophie de la littérature tchèque dès ses origines». Nous nous excusons de citer un long passage de la réponse de F. X. Šalda à cette question posée par Jiří Ježek, romaniste tchèque et traducteur du français. Le critique y résume d'une manière définitive ses idées sur la fonction de la littérature traduite et sur les rapports entre deux littératures: »Dès les origines les plus lointaines jusqu'où sait pénétrer l'oeil du chercheur muni de l'équipement le plus moderne, nous avons été à l'école de l'Occident et pris des leçons; d'abord, nous avons été des copistes; ensuite nous avons fait des traductions plus ou moins libres; enfin, nous avons imité, c'est-à-dire nous avons créé une production analogue à nos modèles. Les oeuvres étrangères nous inspiraient à des oeuvres de notre cru. C'est dans ce stade que nous sommes jusqu'à présent et que nous resterons, sans doute, jusqu'à la fin de nos jours. L'esprit de la littérature tchèque en question, c'est donc un esprit de travail, d'apprentissage, d'imitation, de création. Il n'y en a d'autre ni dans notre littérature, ni ailleurs, ni dans les littératures étrangères [...]. Vous savez que le Français joint l'idée d'imitation à celle d'esprit créateur. Pour lui l'imitation n'est pas une copie mécanique du modèle, un décalque, c'est une continuation du modèle. La première condition de l'imitation, pour lui, c'est tout d'abord l'esprit du libre choix. On choisira un modèle, et d'après lui on créera une nouvelle forme ou analogie. Voilà ce qui rend bien ce dont il s'agit. Oui, le choix, c'est la base de l'activité créatrice. Sans un choix libre, il n'y a pas d'activité créatrice. La poésie est un choix pratiqué dans la réalité; le style est un choix; l'art est un choix. On supprime et néglige quelque chose; on met l'accent sur autre chose. C'est notre regard à nous que nous jetons sur le monde, et par là, nous le transformons. Tel est donc l'esprit de la littérature tchèque. Mais il ne faut pas croire que cela vaille seulement pour la littérature tchèque. Partout ailleurs, même en France, ce même esprit a présidé à l'évolution et au développement de la littérature.«<sup>25</sup>

Dans l'extrait cité, aussi bien que dans plusieurs autres, traitant le même sujet, F. X. Šalda emploie le verbe »imiter«. Mais, comme il le dit lui-même,

<sup>24</sup> »Návštěvy« (Visites de l'étranger), *Kritické projevy* 11, pp. 37—38.

<sup>25</sup> *Literární svět* 1927. Cité d'après *Kritické projevy* 13, Praha 1963, pp. 240—241.

on ne peut pas le comprendre au sens courant du mot, »faire ce que fait une autre personne«, »prendre pour modèle« ou tout simplement »pasticher«. Pour F. X. Šalda, »imiter une oeuvre étrangère« signifie créer une oeuvre originale, essayer d'atteindre le niveau esthétique et moral du modèle. Cette idée qui peut paraître aujourd'hui un truisme, ne l'était nullement chez nous à l'époque dont nous parlons. Le grand mérite de F. X. Šalda dans ce domaine est d'avoir postulé une nouvelle manière d'aborder et d>'imiter« les oeuvres étrangères en soulignant l'aspect créateur de cette activité. Pour terminer, citons un autre paragraphe d'où cette conception ressort très nettement: »Nous devons réussir à créer un classicisme à nous, différent du classicisme français, tout en lui étant apparenté; un classicisme plus jeune, plus concret, plus chaud, plus proche du primitivisme, voire identique à lui. Voilà les tâches en art pour les trois ou quatre générations à venir. Apprendre la méthode en France, oui; mais la repenser à notre guise et d'une façon indépendante. Il faut occuper vis-à-vis de la France la même position que celle-ci a occupée vis-à-vis de l'Hellade et de Rome au seizième et au dix-septième siècles: c'est-à-dire la position de quelqu'un qui crée des imitations indépendantes, ou mieux des analoges.«<sup>26</sup>

\*

A son époque, F. X. Šalda a été le seul qui ait traité ces questions en détail tenant compte de l'évolution artistique et historique de la société contemporaine et des besoins actuels de l'art tchèque. Evidemment, plusieurs critiques et historiens de la littérature s'intéressaient aux problèmes de la traduction et de la littérature traduite. Mais ou ils appréciaient l'utilité des traductions particulières, ou ils traitaient des problèmes techniques de la traduction. Personne, à cette époque, n'a élaboré une conception aussi systématique du rôle de la traduction dans la littérature nationale que F. X. Šalda. Le traducteur tchèque le plus important des années 1910—1938 Otokar Fischer (1883—1938) a écrit plusieurs études sur différents problèmes techniques de la traduction, mais les observations sur la fonction de la littérature traduite chez lui sont assez rares. Fischer se concentrait, dans ses articles, surtout sur le personnage du traducteur. Le rôle de celui-ci était de »montrer le chemin, de découvrir et de réhabiliter les valeurs négligées«;<sup>27</sup> la mission du traducteur, pareille en ce sens à celle de l'écrivain, était selon lui d'être »un médiateur, un pont, un messager apportant des nouvelles sublimes«.<sup>28</sup>

Parmi les auteurs de l'époque, citons au moins deux, le critique et traducteur Arnošt Procházka (1869—1925) et Jiří Karásek, critique et poète décadent de la fin du siècle (1871—1951), chez qui nous trouvons quelques observations sur notre problème. Procházka prend pour point de départ l'idée de Spencer sur l'évolution de la société et de l'individu: »Si l'artiste doit se perfectionner, s'élever à un niveau toujours plus haut

<sup>26</sup> »Orientace staré i nové« (Orientations anciennes et nouvelles). *Kritika* 1925. Cité d'après *Kritické projevy* 13, p. 21.

<sup>27</sup> »My a Slovanstvo« (Nous et le monde slave). Écrit en 1930, cité d'après le livre *Slovo a svět* (Le Mot et le Monde), Praha 1937, p. 184.

<sup>28</sup> »Od praxe k teorii« (De la pratique à la théorie), *Ibid.*, p. 327.

[...] il lui faut non pas la possibilité mais encore le droit et le devoir d'accepter la tradition artistique, il doit la transformer et la refondre à l'intérieur de son être, ajouter quelque chose de frais et de ces deux éléments créer une oeuvre nouvelle, supérieure.«<sup>29</sup> Cette idée se rapproche de ce que F. X. Šalda dit de la tradition littéraire. Mais à la différence de Procházka, F. X. Šalda envisageait ces problèmes toujours d'un point de vue à la fois plus particulier (national) et plus général (la littérature et l'art national en fonction de sa place dans le contexte européen). Jiří Karásek qui, dans sa critique est parti de la méthode de Hennequin, n'envisage pas le rôle de la littérature traduite sur le plan historique. Comme on peut voir dans le texte que nous allons citer et qui est typique de ses idées, Karásek ne conçoit pas la culture et la civilisation modernes comme le résultat d'une large collaboration internationale. En ce sens, il limite considérablement le rôle de la littérature traduite: »L'importance de la traduction chez les petites et chez les grandes nations est différente. Pour les grandes nations, la traduction est quelque chose de plus ou moins indifférent, elle apporte seulement des renseignements sur les individualités étrangères intéressantes. Mais dans les petites littératures, la traduction est indispensable. Elle montre les voies et les formes, elle aide les forces créatrices, elle remplace la tradition culturelle là où elle manque.«<sup>30</sup>

Les trois critiques cités ne représentent évidemment qu'une partie de la critique tchèque de l'époque. Pourtant, même la comparaison rapide des idées de F. X. Šalda avec leurs conceptions montre que celui-ci, en ce qui concerne la fonction de la littérature traduite, a réfléchi sur ces problèmes d'une manière bien plus profonde et plus systématique.

★

Une question se pose: F. X. Šalda, s'intéressait-il aussi aux problèmes techniques de la traduction? Dans son oeuvre, notre critique a discerné les problèmes essentiels de la littérature tchèque de l'époque. Il est donc naturel qu'il se soit exprimé à plusieurs reprises aussi sur la technique de la traduction, quoique ces questions ne se soient jamais placées au centre de son intérêt. Ses remarques concernent surtout des traductions poétiques. Disons tout de suite que son apport à la théorie de la traduction tchèque n'est pas particulièrement remarquable en comparaison par exemple avec celui d'Otokar Fischer. Voilà pourquoi nous allons signaler avant tout comment ces idées correspondaient à ses conceptions de la littérature traduite.

Comme l'a fait remarquer Jiří Levý, F. X. Šalda, dès 1890, exigeait en des termes très catégoriques, la plus grande fidélité possible de la traduction, la postulant presque littérale. L'essai „K překladu Baudelaira“ (A propos de la traduction de Baudelaire)<sup>31</sup> est typique de la première étape de son évolution. Tant que la fonction de la littérature traduite, selon lui, était d'enrichir la littérature autochtone d'éléments originaux et nouveaux

<sup>29</sup> *Literární silhouety a studie* (Silhouettes et études littéraires). Praha 1912, p. 42.

<sup>30</sup> *Tvůrcové a epigoni* (Créateurs et épigones). Praha 1927, p. 42.

<sup>31</sup> *Rozhledy* 1895. Réédité dans *Kritické projevy* 2, pp. 310—339.

et d'aider au processus d'individualisation des lettres tchèques, les traductions devaient respecter surtout les traits spécifiques et individuels des originaux: »Et maintenant, je passe à la traduction, enchaîne notre critique après les notes préliminaires sur la poésie de Baudelaire. Je répète, elle ne me satisfait pas parce qu'elle ne rend pas — sauf de rares exceptions — ce qui est le plus important: *le faire du poète, la facture et le style du vers*, l'expression particulière, l'éclat et le parfum, *l'ampleur suggestive et l'atmosphère de l'oeuvre du poète.*«<sup>32</sup> Šalda reproche aux traducteurs Jaroslav Vrchlický et Jaroslav Goll l'emploi de nombreuses chevilles qui ne sont pas justifiées par le contenu ou le caractère des poèmes. Il relève les vers mal compris par les traducteurs—ou traduits d'une manière peu adéquate. F. X. Šalda s'arrête aux moindres détails, même aux mots pris isolément, consacrant par exemple un alinéa entier au mot »tout« de la troisième strophe de l'»Hymne à la Beauté« qui avait été supprimé par les traducteurs tchèques.

Dans l'étude »F. X. Šalda a Jaroslav Vrchlický. Příspěvek k velkému tématu« (F. X. Šalda et Jaroslav Vrchlický. Contribution à un grand sujet),<sup>33</sup> Oldřich Králík se propose de réhabiliter l'oeuvre de Vrchlický traducteur (il parle surtout de sa traduction de Baudelaire), entre autres contre la critique violente de F. X. Šalda. M. Králík essaie de réfuter quelques reproches adressés par le critique à la traduction de Vrchlický non pas à la base d'une analyse philologique détaillée, qui seule serait capable de résoudre le problème de la valeur de cette traduction, mais en la comparant avec d'autres traductions plus récentes et en démontrant par là que celle de Vrchlický est loin d'être la moins réussie. Laissons de côté le problème si la méthode adoptée par M. Králík dans l'étude citée est la plus capable de trancher la question. Mais l'intention de M. Králík est évidemment pleinement justifiée dans la mesure où il veut réhabiliter l'oeuvre de Vrchlický, trop souvent soumise à des critiques qui, parfois, furent rédigées dans une intention polémique plutôt qu'inspirées par l'effort d'évaluer cette oeuvre d'une manière objective. N'oublions pas que l'article de F. X. Šalda est au fond aussi un article polémique formulant un aspect des idées de la jeune génération, qui entra dans la vie littéraire autour de 1890, justement contre celles de l'école de Vrchlický. En étudiant le problème »F. X. Šalda et Vrchlický traducteur de Baudelaire«, il faudrait tenir compte de deux circonstances: non seulement de l'aspect historique de la question (dans son travail, M. Králík adopte ce point de vue), mais aussi des idées que F. X. Šalda avait, à cette époque, du travail et de la fonction du traducteur dans la vie littéraire tchèque.

Après 1918 cependant, F. X. Šalda a adopté la théorie appelée „substitutive“ d'Otokar Fischer.<sup>34</sup> Il a défendu la liberté parfois très grande de la traduction. Nous trouvons un résumé de ses idées nouvelles sur la technique de la traduction dans l'article „Nad starým Homérem čili o svobodě básnické a lidské“ (En lisant le vieux Homère ou sur la liberté

<sup>32</sup> Ibid., p. 320.

<sup>33</sup> Olomouc, VOK 1967, 31 p.

<sup>34</sup> D'après cette théorie, la traduction fidèle et qui rendrait tous les aspects de l'original étant impossible, le traducteur doit substituer parfois les expressions et les images nouvelles à celles employées par le poète afin d'obtenir les mêmes effets esthétiques.

poétique et humaine).<sup>35</sup> En 1922, F. X. Šalda envisage le travail du traducteur comme un travail créateur qui se rapproche de la création poétique et qui doit apporter des suggestions à la création originale des auteurs tchèques. Il ne s'agit plus d'aider la littérature à s'individualiser, mais d'encourager la création libre. Cela explique pourquoi F. X. Šalda défend cette fois la liberté de traduction et qu'il met l'accent sur l'aspect créateur: »Pour un véritable poète-traducteur, l'original ne représente qu'un point de départ et une suggestion qui stimulent la création indépendante: quelque chose qui éveille son imagination, qui ne l'incite pas à traduire un poème étranger mais à créer une analogie en sa langue, une analogie non pas en ce qui concerne la fidélité et la précision du fond, mais une analogie de l'effet, de la clarté, de la beauté, de l'expressivité et des autres qualités esthétiques.«<sup>36</sup> On voit clairement les liens qui rattachent ces idées à la théorie structuraliste-fonctionnelle de la langue élaborée après la première guerre mondiale par le Cercle linguistique de Prague. F. X. Šalda lui-aussi, analyse les phénomènes linguistiques, métriques, différents éléments de composition, etc. du point de vue de leur valeur fonctionnelle par rapport à la structure générale de l'oeuvre (dans sa terminologie, par rapport à »l'effet«). Ce nouvel aspect de sa méthode critique ressort avec la plus grande évidence justement dans ses études où il examine de nouvelles traductions en tchèque.

Dans le même article, F. X. Šalda indique ce qu'il appelle »la liberté du traducteur«. On ne doit pas, à son avis, traduire les poèmes littéralement, conserver à tout prix le mètre et la forme de l'original. Ainsi on peut, p. ex., remplacer le mètre antique par le vers tonique qui domine la poésie tchèque. F. X. Šalda cite des exemples d'Alfred de Vigny qui a traduit les vers blancs de Shakespeare en alexandrins rimés, et de Maurice Donnay qui a traduit la *Lysistrate* d'Aristophane en vers rimés. En 1928, le critique s'exclame: „Vive Cocteau et ses adaptations, qui ne sont pas de simples traductions, de Shakespeare et de Sophocle!“<sup>37</sup>

Evidemment, la théorie de la substitution métrique n'a pas été élaborée par F. X. Šalda, elle date, comme on sait, de la fin du 19<sup>e</sup> siècle où elle a été formulée par le philologue allemand Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff. Dans la littérature tchèque, elle a été introduite en 1896 par Josef Král (1853—1917), professeur de philologie classique à l'Université de Prague et traducteur d'oeuvres grecques et latines. Mais elle a été généralement adoptée chez nous comme l'un des principes essentiels de traduction justement grâce aux études et critiques de F. X. Šalda et aux traductions d'Otokar Fischer.

A cette époque, F. X. Šalda n'en est pas resté à la substitution métrique. Dans plusieurs articles, il postulait des adaptations très libres, surtout des oeuvres classiques. Les traducteurs ne devraient pas craindre des actualisations audacieuses qui familiariseraient le lecteur tchèque avec l'atmosphère spécifique des oeuvres traduites et qui viseraient des

<sup>35</sup> *Tribuna* 1922, réédité dans *Kritické projevy* 12, pp. 19—28.

<sup>36</sup> *Ibid.*, pp. 20—21.

<sup>37</sup> »O tak zvané nesmrtelnosti díla básnického« (Sur la prétendue immortalité de l'oeuvre poétique). Cité d'après *Studie literární a historické a kritické* (Etudes d'histoire littéraire et de critique). Praha, Melantrich 1937, p. 34.

effets pareils à ceux obtenus par l'oeuvre originale. Les lecteurs tchèques ne savent pas p. ex. ce que signifient les noms caractéristiques Perdrix ou Candide. Et c'est pourquoi F. X. Šalda propose de les traduire aussi, Perdrix par »Tatík Koroptvička«, Candide par »Jelímánek«. <sup>38</sup> Il a dit même qu'un jour peut-être on ne traduirait plus les oeuvres antiques (il cite à titre d'exemple l'*Odyssee*) mais qu'on présenterait aux lecteurs à venir »des travesties ou parodies encouragées par la création libre«. <sup>39</sup> En adaptant ainsi les chefs-d'oeuvre du passé, en y coupant certaines parties et mettant en relief d'autres, les traducteurs, d'après F. X. Šalda, feront ressortir leurs aspects vivants et actuels, proches du lecteur moderne.

\*

Les traductions représentent dans l'ensemble de l'oeuvre de F. X. Šalda une partie peu importante. A côté d'une quarantaine d'études spéciales traduites surtout du français, <sup>40</sup> la bibliographie de ses traductions ne comprend qu'une douzaine de poèmes français, dont huit textes d'André Chénier, un poème d'Alfred de Musset, des extraits des *Contrerimes* de P. j. Toulet, quelques vers de Georges Duhamel et l'»Épithaphe« de François Villon. Le matériel fourni par ces traductions est trop mince pour qu'on puisse découvrir une évolution dans la méthode de traduction chez F. X. Šalda et étudier cette méthode dans ses rapports avec l'évolution de ses idées théoriques sur la traduction. Pourtant il sera peut-être intéressant de jeter un coup d'oeil rapide sur la manière dont le critique essayait de réaliser en pratique ses postulats concernant la technique de la traduction.

Dans la plupart de ses traductions, il s'agit de poèmes d'André Chénier. Toutefois nous considérons comme la plus importante celle de l'»Épithaphe« de Villon. <sup>41</sup> On y peut découvrir le trait essentiel de la méthode de F. X. Šalda, un amalgame assez curieux de la fidélité et de la liberté de la traduction. En ce qui concerne la forme extérieure du poème, le rythme, la rime, etc., F. X. Šalda manie le texte original très librement. Le décasyllabe de Villon est traduit par des vers dont la longueur varie de 9 à 14 syllabes; dans l'original, le poème est rimé sur 4 rimes, dans la traduction sur 11, etc. D'autre part, tout ce qui se rapporte au sens du poème, à son atmosphère et son caractère, est observé soigneusement. A la fin, F. X. Šalda ajoute la remarque suivante: »Dans ma traduction, j'emploie intentionnellement certaines formes et expressions archaïques pour rendre même sous cet aspect la couleur de ce beau poème.« Il faut dire que les expressions dont parle F. X. Šalda ne sont pas toutes archaïques. Nous en avons compté une dizaine, dont quelques-unes sont tirées de la langue du début du 19<sup>e</sup> siècle, le reste étant des mots de différents dialectes moraves (p.ex.

<sup>38</sup> »O čestné chudobě« (Sur la pauvreté honnête). *Venkov* 1919, cité d'après *Kritické projevy* 11, pp. 101—102.

<sup>39</sup> »Nad starým Homérem čili o svobodě básnické i lidské« (En lisant le vieux Homère ou sur la liberté poétique et humaine). *Kritické projevy* 12, p. 21.

<sup>40</sup> P. ex.: Emile Hennequin, *Studie vědecké kritiky. Spisovatelé ve francii zdomácněli* (Études de critique scientifique. Écrivains francisés). Praha 1896. Parmi les études publiées dans les revues, citons quelques extraits de la *Logique sociale* de Gabriel Tarde (*Literární listy* 1896—1897) et l'essai d'André Suares sur Stendhal (*Kmen* 1917—1918).

<sup>41</sup> Publié le 2 octobre 1927 dans le journal *Rudé právo*.

»pomaly« au lieu de »pomalu« — lentement).<sup>42</sup> De toute façon, l'effet obtenu par l'emploi de ces expressions est très impressionnant. F. X. Šalda développe parfois, pour ainsi dire, l'intention de Villon. Il accentue, p.ex., le caractère apostrophique du poème en ajoutant quelques tournures qui s'adressent directement à ceux à qui le poème était destiné. Le vers »Ne soyez donc de notre confrérie« est traduit par »K nám neplichti se, brachu, radši«, où le traducteur ajoute le mot »brachu« qui signifie »frère« ou même »mon vieux«.

Tout ce que nous venons de dire à propos de la traduction de Villon, vaut aussi pour toutes les autres. Partout nous trouvons le même effort de rendre avant tout la richesse des images, l'atmosphère et la couleur de l'original, bref les traits spécifiques de l'imagination du poète, de sa manière de voir les choses, même au détriment de la forme extérieure. Citons encore un exemple frappant. Dans la cinquième pièce de »Camille« des *Amours* de Chénier (Et c'est Glycère, amis, chez qui la table est prête?), il y a le vers: »Au sein plus que l'albâtre et solide et brillant.« Ce vers contient trois impressions sensorielles: la couleur, la solidité et la clarté. Pour les rendre toutes trois, F. X. Šalda modifie l'alexandrin de l'original en un vers de 14 syllabes: »a řadro pevné, skvoucí se a bílé jako snh«. En supprimant p.ex. l'adjectif »pevné« (solide), le traducteur aurait pu conserver le vers de 12 syllabes et même son caractère lambique. Mais évidemment rendre toutes les idées et toutes les images de l'original comptait pour lui plus que d'observer le mètre.

\*

L'analyse des idées de F. X. Šalda sur la fonction de la littérature nous a montré, à côté de certaines idées générales sur les rapports entre deux littératures, l'un des aspects essentiels de ses activités critiques. Pour F. X. Šalda, la littérature traduite aide la littérature tchèque, et en principe chaque littérature nationale, à dépasser les limites données par la langue, par l'esprit et la tradition autochtones. Par l'intermédiaire de la confrontation permanente des oeuvres originales avec les meilleurs ouvrages étrangers, la littérature nationale peut prendre une part active à la formation de la culture et l'art universels. A l'époque moderne, la littérature traduite n'est pas quelque chose qu'on ajoute de l'extérieur à la littérature nationale comme une sorte de supplément. Au contraire, les traductions entrent dans la littérature nationale comme des éléments intégrants.<sup>43</sup> Elles représentent une des conditions indispensables de l'évolution de l'art et de la littérature vers l'universalité.

Ces problèmes, »le nationalisme et l'universalité«, ou »l'art tchèque et ses rapports avec l'art européen«, occupaient d'une manière toujours plus

---

<sup>42</sup> Notons un détail curieux. Pour traduire »qui après nous vivrez«, F. X. Šalda emploie le verbe archaïque »poživiti« dont le sens n'est pas »vivre après«, mais »laisser vivre«. Le traducteur a profité évidemment du fait que le verbe n'était plus connu en 1927 par le large public et que son préfixe »po-« signifie en tchèque »après«.

<sup>43</sup> Cette idée trouve son reflet même dans la terminologie de F. X. Šalda qui dit souvent qu'une oeuvre étrangère a été non pas »traduite« (přeloženo), mais »incorporée« (přivtěleno) à la littérature tchèque.

insistante la pensée de F. X. Šalda, surtout à la fin de sa vie. »Nous avons été et nous sommes une sorte de digue attaquée de tous les points cardinaux par les vents — on l'a fait souvent voir, mais on n'a pas toujours remarqué que ces vents se heurtent aussi contre une résistance, qu'ils font aussi jaillir chez nous des étincelles pour les transformer en flamme et en feu.«<sup>44</sup> Mais F. X. Šalda n'en est pas resté à la constatation de ce phénomène, il a toujours essayé de trouver une réponse. Comment échapper au danger d'être envahis par les influences de l'art étranger et comment en même temps profiter des contacts avec les civilisations étrangères? »Chez les petites nations, et particulièrement chez la nôtre [...] la question se pose de la manière suivante: il faut réduire notre nationalisme consciemment au dénominateur universel, et l'équilibrer rationnellement et intentionnellement par l'universalisme.«<sup>45</sup> Et, comme nous avons voulu montrer dans les analyses précédentes, d'après F. X. Šalda c'est justement la littérature traduite qui joue dans ce processus un rôle très important, aidant la littérature nationale à s'intégrer à la littérature et à l'art universels.

---

<sup>44</sup> »O smyslu literárních dějin českých« (Sur le sens de l'histoire de la littérature tchèque). *Šaldův zápisník VIII*, 1935—1936, p. 207.

<sup>45</sup> »Češství a Evropa« (Le génie tchèque et l'Europe). *Šaldův zápisník VII*, 1934—1935, p. 228.

